HAL
open science

Femina narrans de Meriem d'Alger à Montréal

Pierre Chambon

To cite this version:

Pierre Chambon. Femina narrans de Meriem d'Alger à Montréal. Vitalité des approches biographiques, May 2018, Wroclaw, Pologne. hal-02299798

HAL Id: hal-02299798

https://hal.science/hal-02299798

Submitted on 28 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

HAL
archives-ouvertes.fr

Femina narrans de Meriem d'Alger à Montréal

Chambon Pierre

To cite this version:

Chambon Pierre. Femina narrans de Meriem d'Alger à Montréal. Vitalité des approches biographiques, May 2018, Wroclaw, Pologne. hal-02299798

HAL Id: hal-02299798

https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02299798

Submitted on 28 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pierre CHAMBON

Femina narrans de Meriem d'Alger à Montréal

Entre deux rives

Les histoires de vie partagées entre les deux rives de la Méditerranée sont autant de maillons qui peuvent contribuer à penser le système social en même temps que nous penser collectivement dans ce creuset d'histoire vivante. Les relations entre l'Algérie et la France occupent une place à part, compte de tenu du passé colonial (1830-1962), des flux migratoires continus et de l'imbrication des peuples et des cultures qui en est résulté. Les changements de lieu de vie et de résidence dépendent des contextes des déplacements, mais l'histoire de vie des migrants est souvent, comme en témoigne l'actualité, plus une rupture brutale dans l'urgence qu'un processus anticipé. Les migrations résultent bien d'un système social conflictuel.

La migration-émigration entre l'Algérie et la France semble avoir fait l'objet de peu de publications dans le champ de la recherche sur les histoires de vies depuis l'émergence de cette discipline[1]. Les publications qui s'en approchent se sont principalement intéressées à la mémoire ressuscitée de la guerre exprimée par les "français d'Algérie"[2]. Nous nous proposons d'aborder le sujet par une approche au croisement de trois dimensions: historique, genrée et linguistique, en tentant de la nourrir d'éléments d'une herméneutique[3], qui offre un cadre de réflexion propice à cette démarche sur le récit dans son rapport à l'humain.

Nous choisissons d'interroger le recueil du récit d'une femme, que nous appellerons Meriem. Le recueil s'est effectué en septembre 2014 à Montréal après avoir convenu avec elle de l'objectif de la recherche. Nous avions eu quelques échanges téléphoniques préparatoires. Le corpus est constitué du recueil de ces entretiens, réalisé dans une approche de clinique dialogique. Cet échange avait été initialement construit autour d'une problématique centrée sur les paradoxes identitaires. On trouvera dans le mémoire original[4] le contenu de ces entretiens dont il n'est possible ici que de citer de courts extraits. Meriem n'exprimait pas l'envie de produire des mémoires, ou des écrits qui pourraient répondre, à terme à un tel

[1] PINEAU G. et LEGRAND J.-L., *Les histoires de vie*, Paris, Éd. PUF, Que Sais-je, 2013
[2] CHAPUT-LE BARS Corinne, *Quand les appelés d'Algérie s'éveillent*, Éd. L'Harmattan, 2014
[3] RICOEUR P., *Temps et Récit*, Paris, Éd. du Seuil, 1985.
[4] CHAMBON P., *Histoire de vie de femme entre l'Algérie, la France et le Canada, paradoxes identitaires*, Mémoire de D.U. Histoires de Vie en Formation, Université de Nantes, 2015

projet, mais elle acceptait volontiers de se prêter à des entretiens semi-directifs dans une optique de recherche. Une dizaine d'heures d'entretiens, dans trois lieux différents : chez son fils aîné, en partie en présence de celui-ci, donc affectés par son regard et une certaine ambiance d'Algérie partagée; dans le salon d'un club sportif fréquenté majoritairement par des cadres, donc un milieu sous influence d'une certaine idée de réussite sociale; et enfin chez Meriem, le chez-elle de sa deuxième vie de canadienne assumée. Pour la problématique interrogée dans le présent article, précisé plus bas, nous nous fondons particulièrement sur ce que Meriem dit du moment de la migration, située dans une période de trouble en Algérie que l'historien B. Stora appelle opportunément "la guerre invisible"[5]. Le travail du récit s'est opéré dans un premier temps entre les niveaux de construction "F1, ce qui se relate", "F2, ce que ça me fait" (les deux niveaux d'évocation du réel), et "F3, ce que j'en fais, ce qui fait sens"[6].

Quelques repères historiques :

La trajectoire personnelle de Meriem s'inscrit dans un mouvement général très particulier qui s'est joué dans les parcours migratoires tout au long de cette guerre invisible ouverte au début des années 1990 et qui a fait plus de 100 000 morts. Il nous a paru utile d'en donner quelques repères chronologiques dans la décennie 1990, principalement puisés dans les ouvrages de l'historien B. Stora et dans l'étude de la sociologue M. Hachimi Alaoui[7].

1988 - Émeutes d'octobre.

1990 - L'exercice du journalisme en Algérie est limité. Mesures de censure.

1991 - Appel à la grève générale par le Front Islamique de Salut (FIS). La grève est brisée. Les élections législatives donnent une grosse majorité au FIS.

1992 - L'armée fait démissionner le président Chadli Benjedid, et interrompt le processus électoral. Mohammed Boudiaf prend la tête d'un Haut Comité d'Etat et répond à la riposte du FIS. Affrontements et bain de sang.

1992 - Etat d'urgence. Dissolution du FIS. Mohammed Boudiaf est assassiné. Les islamistes se regroupent au sein de plusieurs groupes, GIA, MEI, FIDA. Couvre feu. Les tueries

[5] STORA B., *La Guerre invisible : Algérie, années 90*, Paris, Éd. Presses de Science Po, 2001

[6] LANI-BAYLE M., *Avons-nous besoin de nous former aux histoires de vie en formation*, in *Chemins de formation n°19*, Paris, Éd. L'Harmattan, 2015 pp 13-25

[7] HACHIMI ALAOUI M., *Les chemins de l'exil - Les algériens exilés en France et au Canada depuis les années 1990*, Paris, Ed. L'Harmattan, 2010

s'accentuent.

1993 - Année de l'embrasement, assassinats perpétrés entre autres par ces groupes. Périront nombre d'intellectuels, d'artistes et d'étrangers. Le pouvoir, dépassé, lance des ratissages qui rappellent la guerre d'indépendance. L'Algérie se referme sur elle-même.

1994 - La guerre change d'échelle. L'armée multiplie les opérations. Le GIA en fait autant. L'Algérie se dérobe aux regards du monde. Les représentations diplomatiques ferment, les agences de presse rapatrient leurs journalistes, des lignes aériennes interrompent leurs liaisons. De l'intérieur, comme de l'extérieur, il devient très difficile de comprendre cette guerre. En janvier, Liamine Zeroual est nommé président de l'Etat. 1000 détenus, la plupart islamistes, s'évadent du bagne de Tazoult. Des personnes sont égorgées dans l'espace public. La violence prend une allure effroyable. Des horreurs, photos et films de corps mutilés sont montrés dans les médias pour provoquer le rejet du terrorisme. De nombreux journalistes sont assassinés.

1995 : Attentats, embuscades et enlèvements deviennent quotidiens. Sur le terrain, c'est la guerre totale. Le départ des cadres s'accélère vers la Tunisie, la France et le Canada.

1996 : Voitures piégées, attaques de train, sabotages, bombes dans les lieux publics : une longue liste d'actes barbares dont plus personne ne sait vraiment qui en est l'instigateur et le responsable. Une nouvelle constitution qui renforce les pouvoirs du président est adoptée.

1997 : De véritables carnages se produisent. Toute la cour d'une école ne suffit pas à contenir les dépouilles d'un carnage dans ce lieu. D'autres lui succèdent: femmes et enfants massacrés, plusieurs centaines de suppliciés, massacre des villageois de Bentalha au comble de la barbarie. Les élections législative sont reportées. La censure s'amplifie avec la mise en place de "comités de lecture".

1998 : Les crimes et la barbarie prennent des proportions inouïes avec des émeutes et des assassinats qui se multiplient. Liamine Zeroual annonce sa démission.

1999 : Abdelaziz Bouteflika est élu président. L'Armée Islamique de Salut annonce l'abandon de la lutte armée. Plus de 100 000 morts ont été recensés lors de l'adoption par référendum du projet de loi sur la "concorde civile".

Près de 10 ans seront nécessaires pour panser les plaies de cette guerre civile et revenir à une sécurité des personnes sur la majorité du territoire.

Quelques repères dans la vie de Meriem

Meriem habite un village Kabylie où son père est instituteur à la fin des années 1930. "*À ce moment là, Hitler voulait envahir le monde*", lui aurait dit sa mère. La guerre d'indépendance (1954-1962) oblige sa famille à s'installer dans les faubourgs d'Alger, où elle poursuit des études. Elle rencontre son futur mari, qui achève des études de traducteur. Ils vivent d'abord chez ses beaux-parents à Cherchell, à une centaine de kilomètres à l'ouest d'Alger, où naissent ses deux fils aînés. Puis la famille s'installe à Alger. Meriem passe le concours de l'École Normale, et devient enseignante. Sous la pression croissante de ses classes, surpeuplées, et des besoins de ses jeunes enfants, elle quitte l'enseignement et entre au ministère des affaires sociales. Elle y exerce quelques années puis se consacre à l'éducation de ses jeunes enfants dont elle est seule à s'occuper, en l'absence de structures dédiées à la petite enfance. La vie de Meriem se partage entre la région parisienne où se sont installées plusieurs de ses soeurs, et la vie à Alger où résident le reste de sa famille. Puis la vie personnelle et familiale de Meriem se trouve impactée par la dégradation politique au début des années 1990. La famille se disperse : En 1992, le fils aîné, médecin, quitte l'Algérie avec son épouse et ses deux jeunes enfants, et s'installe au Canada. C'est le début des années noires. Le fils cadet se spécialise en logistique à l'université d'Alger puis entre dans l'enseignement supérieur à Paris. Il s'y installe. Le troisième fils, peu attiré par les études, choisit une vie précaire de musicien intervenant et s'installe dans l'Yonne. Il décédera brutalement d'un accident de voiture. La fille, dernière de la fratrie, après une scolarité difficile à Alger dans les premières années de l'arabisation de l'enseignement, s'installe et vit à Nice. Meriem habite toujours à Alger. Puis, dans un contexte de plus en plus tendu et menaçant, accumulation d'inquiétudes, autre événement, autre menace, la raison du risque l'emporte sur la raison de la résistance. A 64 ans, Meriem se voulait près de son fils aîné, non plus comme une fuite, mais pour une suite voulue de son histoire. Elle vit un certain temps au Canada, puis décide de s'y installer. "*Je ne suis pas venue par l'immigration. Pas du tout.*" (...)"*Je n'avais pas obligation de travailler. Ils ne m'ont pas poussé à travailler. C'est moi qui voulais travailler. Ah oui, oui, je voulais gagner mes sous. C'est ça*". En effet, elle travaillera six ans en tant qu'éducatrice dans une famille, dira-t-elle. Puis elle prendra sa

retraite et s'installera dans un logement pour personnes âgées, simple collectif qui fait l'objet d'une attention accrue des services sociaux.

Un certain contexte

Un fond musical arabo-andalous accompagne les premiers entretiens. Les inflexions de Lili Boniche ou celles de Dahwan El Harachi, dans le registre du Chaâbi. Il y est question des "*déclinaisons de l'immigritude*" et une certaine idée de la morale du temps, comme dans le bien connu "*Ya rajah*". La belle fille de Meriem a rapporté ces enregistrements de son récent voyage en Algérie. Un voyage où elle se recousait avec une histoire familiale ancienne à Constantine. Ce que nous mangeons, ce jour préparé par elle, a des parfums méditerranéens. Nous sommes sur la terrasse de la maison d'Ahmed. Ils savent que je suis né à Alger et que j'en ai quelques souvenirs. C'est "*L'Algérie à domicile*", comme elle l'appelle. Quel rôle a joué ce contexte culturel appuyé dans la façon d'aborder le sujet ? Un des fondateur de la recherche biographique se demandait déjà "*Comment éviter, par exemple que le sujet interpellé ne se fasse de nous une image et qu'il ne tienne à conformer son récit aux attentes qu'il nous prête ?*"[8]. Ou au contraire en en prenant le contrepied de présupposés… présupposés du narrataire. Interrogation première qui traverse la relation de co-construction entre narrataire et narrateur. Il s'agit plutôt de faire avec cette intersubjectivité, de l'associer.

Incertain langage

Qui dit récit dit langage. La question du langage s'impose en effet dans le contexte choisi. En Algérie, où plusieurs langues coexistent, la langue d'usage se construit véritablement dans l'assemblage de l'objet qu'elle entend représenter. Or la réalisation d'un corpus suppose la transcription écrite d'un récit oral. Il suppose donc des choix préalables, qui sont de l'ordre de la déconstruction, puis de la re-construction du récit. Les rapports de diglossie entre les langues françaises et arabes interfèrent donc avec le sujet[9]. Les langues citées occupent un espace sociopolitique. Celui qui a voyagé dans les pays du Maghreb a pu constater l'entremêlement des langues dans la parole orale très variable selon les circonstances sociales et les locuteurs. Comment le narrataire peut-il alors recevoir un récit s'il ne détient pas de clés linguistiques de ce *code switching*? L'absence de cette interrogation dans la quasi totalité des

[8] LEGRAND M., l'*approche biographique*, Hommes et perspectives - Paris, Desclée de Brouwer ed., 1993
[9] ASSELAH RAHAL S., *Plurilinguisme et migration*, Paris, Ed. L'Harmattan, 2004

ouvrages francophones même lorsqu'ils tirent explicitement leur argumentation du recueil de récit s'explique-t-elle par une incidence de ce biais considérée comme faible? Selon quel critère? Cette question mériterait qu'on s'y arrête. Tel n'est pas notre propos. Mais, dans un processus de co-construction dialogique du récit, il nous était difficile d'occulter la difficulté d'appréhender le plurilinguisme dans la constitution du corpus. Meriem répond en partie à cette préoccupation lorsqu'elle affirme *je me sens plus pied noir que le reste*. Elle fait surgir une personne historique, indissociable d'une période donnée qui a fait rupture. Une période ouverte pour elle aussi loin que la renvoie sa mémoire, dans le contexte de l'école de langue française en pays colonisé où son père était instituteur; cette période se termine véritablement pour ce qui la concerne par la décision de partir continuer son histoire ailleurs, peu après la loi du 16 janvier 1991 *portant généralisation de l'utilisation de la langue arabe*. Pour Meriem, sa langue, c'est le français. Elle est francophone, au sens où la langue française participe - on pourrait dire même qu'elle la fonde - de sa construction identitaire. La langue de l'autre, c'est l'arabe. Elle l'a ressenti avec intensité quand la politique d'arabisation s'est intensifiée en Algérie : "*Je deviens rien*", dit-elle, perdue dans le pays qui l'a vue naître. Elle dit même n'avoir *rien à voir* avec cette langue. Cette "*langue qui submerge"* sa fille, quand elle est écolière, Meriem est devenue incapable de l'intégrer. Elle la refuse comme une remise en question de sa liberté et de sa culture. Elle, diplômée, lettrée, qui avait exercé le métier d'enseignante, la voilà incapable d'accompagner sa fille dans sa scolarité, incapable de lui donner une chance de réussite à l'école. Meriem exprime une culpabilité et une colère. L'Histoire vient donc opportunément à notre secours pour répondre à la question de l'interaction des langues : Pour Meriem, il n'y a qu'une langue, l'autre est secondaire, presque oubliée même si elle se targue parfois d'en faire usage, au détour d'une expression ou d'une plaisanterie. Il n'est pas question pour elle de faire un détour par l'arabe pour raconter. Même si... Chansons, expressions, connivences, mélanges s'insinuent parfois. Nous ne serions pas étonné que ce soit devenu pour elle *un chant secret*, pour reprendre la belle expression de Leïla Sebbar[10] et ce que cette auteure en dit dans une francophonie exclusive issue d'un contexte familial analogue à celui de Meriem.

Un certain genre d'histoire.

[10] SEBBAR L., *L'Arabe comme un chant secret*, St Pourçain sur Sioule, Ed. Bleu autour, 2007

Dans son récit, Meriem revient de nombreuses fois sur la condition féminine. Partant de ces observations, nous en arrivons à la question que nous voulions soulever : Ce récit pourrait-il révéler une différenciation par le genre dans un contexte général rappelé par l'historienne M. Perrot : "*Et pourtant elles (les femmes) ont été oubliées, tant au niveau du pouvoir politique que de l'organisation sociale, et de la mémoire. Une fois le conflit terminé, il fallait que tout rentrât dans l'ordre (...) c'est à dire dans le silence des femmes, rendues à la sphère privée (...) Le cas algérien n'est pas exceptionnel. Il est au contraire exemplaire d'un processus qui se retrouve dans la plupart des mouvements nationaux et des guerres (...). Tout ceci pose la question des droits des femmes, de leur reconnaissance comme individus égales, de leur entrée dans la sphère publique et notamment politique; en somme des rapports entre les sexes qui structurent la société, et sous tendent leur histoire"*[11]. Il faudrait encore rappeler que cet oubli se double d'un chef d'accusation sur la rive nord de la méditerranée, que résume A. Sayad : *le procès ainsi fait à l'émigration et par là même aux émigrés, porte prioritairement et plus violemment sur la population féminine émigrée*[12].

Mais ceci est une autre histoire. Choisissons de nous situer non pas du point de vue de l'oubli ou du procès, mais du point de vue de l'action, avec cette formule de B. Stora : "*Pour les femmes, la tragédie née de la guerre reste un formidable accélérateur d'histoire(s)*"[13]. Accélérateur, ou synthèse d'une résistance qui chercherait des voies durable dans un univers de contraintes d'immédiateté?

Un premier niveau de compréhension concerne la dimension sociétale. Les propos de Meriem, dans leurs paradoxes, participent d'une atmosphère réflexive, indissociablement politique, culturelle et personnelle. L'approche par le genre qui ne tarde pas à surgir, choisit un terrain que Meriem juge consensuel dans la société algérienne, en affirmant par exemple que "*c'est la femme qui tient les rennes et l'homme se fait tout petit. (...) Pour tout ce qui est extérieur, en général la femme est en retrait. Mais pour tout le reste, la maison, diriger… C'est elle qui mène*". Meriem évoque peu le rapport sociologique au groupe "national". Elle donne à penser que ce rapport est moins fondamental qu'il pourrait l'être chez un homme. La dimension culturelle apparaît donc comme prédominante par rapport à la question nationale.

[11] AMRANE-MINNE D., préface de PERROT M., *Des femmes dans la guerre d'Algérie*, Paris, Ed. Karthala, 2000, p.7
[12] SAYAD A., *La double Absence*, Paris, Ed. Le Seuil, 1999, p.172
[13] STORA B., 2001, Ibidem

En particulier dans ce qui met en jeu ces périmètres, comme ce qui touche à l'art de vivre. Elle rejoint en cela ce qu'en dit B. Stora : "*leurs peurs, leurs désirs, leurs attentes et déceptions marquent bien plus que l'engagement/participation au conflit*"[14]. Même si Meriem se réfère pour le justifier, à l'histoire de l'Algérie, et celle de ses ancêtres Kabyles, cette sobriété choisie sur ce sujet serait à rapprocher de la liaison prédominante de l'avant et de l'après, entretenue par une responsabilité profonde attachée au devenir (venir et avenir, liés à soi-même) plutôt qu'à l'origine, au parvenir (liés à l'autour de soi, au "milieu", au sens de ce qui est propre et qui se construit au contact de l'environnement)[15]. Un attachement à la continuité de la vie, qui laisserait au genre masculin la préoccupation des frontières instituées, des liens avec un sol immuable (sa propriété, sa transformation, son extension…). Quand des femmes privilégieront les fonctions vitales et feront d'un habitat et d'une sociabilité une nécessité première, conséquence des exigences du vivre ensemble, des hommes s'appliqueront à concevoir des frontières supposées les sécuriser. Ces points de vue ne sont naturellement pas disjoints exclusivement par les genres. Mais Meriem les fait percevoir comme une possible clé de compréhension de la différence des approches entre femmes et hommes dans la nature et la transformation des identités au fil de la migration. Meriem dit souvent que l'Algérie est un pays contrasté et que la situation des femmes varie d'un lieu à l'autre. Dans un contexte d'insécurité, elle met par exemple en avant la protection qu'apporte la "Houma", un mot qui désigne le quartier au sens du groupe urbain d'habitants qui se connaissent (et se surveillent). D'un lieu généralement caractérisé par des conservatismes et par la reproduction d'habitus archaïques, elle fait un lieu protecteur où chacun se connaît et se protège. Une clé de compréhension qu'elle s'applique à contextualiser : "*On était menacées, nous les femmes".* Puis comme si elle voulait contrecarrer des idées reçues et palier une certaine ignorance du narrataire qu'elle suppose influencé par les représentations médiatisées, elle en appelle à des contextes favorables : "*À Cherchell, les gens étaient plutôt plus libres qu'à d'autres endroits. Les femmes pouvaient sortir le soir".* Quand elle met en perspective sa vie, aujourd'hui, au Canada et qu'elle revient sur la réalité et les représentations de la femme algérienne, elle prend soin de nuancer ses propos. Le fils de Meriem était présent à plusieurs moments des entretiens et ne manquait pas de moquer ce décalage de points de vue, d'où naît une discordance qui renforce la place du doute au coeur du récit. *Quand les mots*

[14] STORA B., 2001, Ibidem, p.102
[15] BACHELARD G., *La psychanalyse du feu*, Paris, Ed. Gallimard 1992, (première parution 1949)

proposés dans et par l'environnement sont en contradiction ou en décalage avec le vécu propre, une discordance s'installe, avec fermeture parfois, folie peut-être, perte de confiance et doute absolu toujours[16]. S'agit-il alors des effet du jeu inextricable entre "Je" et "Nous"? Car si la parole de Meriem est individuée, elle n'abandonne que rarement la préoccupation du collectif. Ce que formule M. Gadant, dans la période de la guerre d'indépendance : "*L'avenir de cette individuation qui est celui de la démocratie se joue sur le terrain de la condition des femmes.*"[17] Ainsi, chez Meriem, nous observons que la nature et la culture forment politique et sont mêlées et indissociables d'un processus temporel, donc intergénérationnel. La représentation de l'histoire du "nous" dans son cheminement identitaire affleurerait donc lui aussi dans le récit, avec sa part sociale.

Un second niveau de compréhension concerne justement la dimension individuée. Celle-ci pourrait-elle se lire dans le processus de maturation d'un événement qui ferait rupture au sens où il "*met à mal nos causalités, nos savoirs construits d'expérience [...] Un événement de ce genre a une force singulière. Il résiste à la pensée*"[18]. La guerre d'indépendance, trente ans plus tôt, n'est pas absente du décryptage du présent à travers la narration du processus historique. Mais la guerre d'Algérie ne semble pas avoir marqué Meriem au sens d'un événement déterminant ou du moins, au regard du présent qui la préoccupe. Pour Meriem, la période française est associée à la douceur de l'enfance alors que c'est au cours de "la guerre invisible" des années 90 que se produisent les événements à l'origine des bifurcations dont elle nous parle. S'agit-il d'un choc biographique? Le processus nous semble intimement lié à un diagnostic qu'elle pose sur le collectif. C'est la période où elle se rendait souvent en France pour y rendre visite à ses soeurs et à des amis. Elle y réside parfois plusieurs mois. Elle y côtoie des visions extérieures de son pays, elle tient à affirmer sa propre vision, sa singularité, à s'inscrire en faux contre une représentation d'une Algérie homogène qui se serait éloignée de la modernité. Elle réaffirme sa singularité au regard de l'événement. Meriem ressent le besoin de souligner les contrastes: ... *On n'a pas vécu la même vie entre algériens…* Comme s'il fallait sans cesse défendre et justifier sa singularité face au prêt à

[16] LANI-BAYLE M. , *Les secrets de famille*, Ed. Odile Jacob, 2007
[17] GADANT M., préface HARBI M., *Le nationalisme algérien et les femmes*, Ed. L'Haramttan, Paris, 1995, p.7
[18] BERTON J. , *Rendre compte de l'événement, est-ce possible?*", in *Ecrire sa pratique professionnelle, secteurs sanitaire, social et éducatif*, Ed. Seli Arslan, 2014

penser qui nous assaille : les immigrés, ils… Les algériens, ils… Les francophones, ils… Et aussi, les jeunes, ils… Les parisiens, ils… les femmes, elles…

Pensant par elle-même sa condition de femme, elle réitère encore son optimiste sur cette condition en Algérie particulièrement en présence de son fils qu'elle sait emprunt d'une fierté nationale. Elle déclare qu'elle soutient la lutte des femmes, pour ce qu'elles défendent, pour ce qu'elles ont acquis. Mais pour ce qui la concerne, elle n'est pas prête à renoncer à quoi que ce soit de sa liberté. Dans ce contexte, quelques événements sont liés à sa décision.

Pour Meriem, les prémisses de l'exil sont posés après le mouvement des femmes, auquel elle a participé, contre la *loi portant code de la famille* (Loi du 9 juin 1984) qui restreignait leur liberté, qui accentuait les inégalités fondées sur le genre, et décevait amèrement celles d'entre elles, nombreuses, qui portaient l'espérance née de la guerre d'indépendance. Meriem rappelle souvent qu'elle se définit avant tout comme une femme libre, fière d'avoir construit sa liberté sur l'héritage fertile de son père instituteur, assumant sa résistance à un environnement qui se dégradait.

La décision de partir se lit dans sa narration au travers de plusieurs événements successifs, comme des chocs à répétition qui viendraient ouvrir une fissure dans la confiance, d'où seraient nées, selon Meriem, les conditions de la rupture. Une série d'événements antérieurs. D'abord dans l'espace amical et familial, l'histoire d'un réveillon festif chez son frère où surgit la police. Elle raconte à la manière d'une intrigue à suspens comment tous réchappent de cette intervention. Puis dans l'espace urbain, espace où la libre circulation est considérée comme une conquête importante de la liberté des femmes, elle raconte l'histoire de son refuge obligé dans un magasin de tissus où, à force de patience, elle finit par faire renoncer la personne qui la menaçait. Puis encore dans l'espace urbain, l'expression d'une menace qui se rapproche. "*On allait au marché, j'ai fait mes courses, je marchais. Tout d'un coup, j'entends crier. Je ne savais pas que j'étais visée. Je vois une main. Je pensais que c'était un mendiant.(...) Cette main venait là (la gorge). Le couteau, je l'ai vu après. J'ai tiré des pièces pour les lui donner. Mais ce n'est pas les pièces qu'il voulait. Il avait toujours la main tendue. Une femme m'a hurlé "Ne lui donne pas!" Une autre s'est trouvée mal en voyant le couteau que je n'avais pas vu*" (...)"*Je suis partie, c'était la fuite. C'était ma tête qui n'allait pas. C'est moi qui n'étais pas bien*". Cet événement lui rappelle le contexte de la guerre

d'indépendance : "*Les personnes comme nous, "Pam!", ils les descendaient. On les connaît. Tu es fichée. On est fichés. Abdel* - son mari, dont elle se sépare et dont elle dit qu'à ce moment là, il s'accommodait mieux qu'elle du contexte menaçant - *m'avait dit que j'étais fichée. Une telle est pour la francophonie, est enseignante, ne sait pas parler arabe... Ils nous appelaient "Hisb fransa", c'est à dire "la population pour la France".* Accumulation d'inquiétudes, autre événement, autre menace, la raison du risque l'emporte sur la raison de la résistance : "*On était menacés, nous les femmes. J'ai dit : Ça y est, je m'en vais*".

Le troisième temps de la rupture n'intervient que plus tard, à Montréal, où elle reprend une activité professionnelle, invente une autre vie. Meriem est alors entre deux formes du vivre ailleurs : l'une sans retour souhaité vers un chez soi quitté délibérément et l'autre sans retour possible vers une terre qu'elle n'a pas quittée, qui n'est pas un chez elle mais qui l'habite d'une autre manière. Elle est dans ce paradoxe d'une réalité double.

Ce troisième temps, en écho, c'est le décès de son frère alors qu'il s'apprêtait à quitter l'Algérie. Figure de résistance, laïcité, libre parole, art de vivre et de rire dans la tourmente, il avait fini par se laisser convaincre par des proches, de vendre la maison qu'il venait de finir de construire, et de partir. Pour Meriem c'est le symbole familial du renoncement à une espérance de liberté en terre algérienne. Une résistance par procuration, ultime, abandonnée. Elle a quitté l'Algérie délibérément mais ne peut envisager de s'y établir de nouveau. Ce n'est plus un choix. Cet événement clos définitivement pour elle le chapître de sa vie en Algérie, sans pour autant éteindre les couleurs de la mémoire qui ne cesse de produire son histoire algérienne.

Conclusion à ce carrefour

Quand nous avons évoqué la langue du récit, il nous est apparu que le recueil biographique transméditerranéen devrait s'interroger au plan théorique sur la manière de composer avec le multilinguisme, même si pour le présent sujet, nous avons vu qu'il était possible de surseoir à cette interrogation.

Cette perspective historique racontée par Meriem illustre la tension entre une temporalité courte, celle de l'événement, qui déclenche ou qui aide à circonscrire les tenants de la

décision, puis de l'action, et celle de la temporalité longue, est caractéristique de la construction de l'identité narrative dans la mise en mot de l'intrigue de sa propre vie.

Il n'y aurait donc pas un mais plusieurs événements indissociables, attachés à des temporalités différentes et tous liés à la bifurcation biographique. B. Stora rappelle que "*L'Algérie a fait l'expérience d'une société désertée en partie par les hommes (partis en émigration, dans les combats ou dans les prisons) et prise en main par des femmes. Ce bouleversement de circonstances et profond"*[19], serait un moment en soi de l'histoire sociale. "*Chaque acte individuel est une totalisation d'un système social*"[20]. Étant femme et porteuse d'une mémoire d'histoire sociale, la parole de Meriem pourrait alors s'interpréter dans le cadre de la théorie des champs, et même de champs imbriqués au sens que lui donne Pierre Bourdieu. Celle-ci suppose l'existence d'une partie de l'espace social ayant acquis un degré d'autonomie suffisant pour reproduire elle-même la croyance dans le bien-fondé de son principe fondateur. C'est cela dont nous semble témoigner la vision de Meriem, circonscrite par le temps et l'espace. Pierre Bourdieu, en sociologue de l'Algérie du début des années 60, avec son homologue et ami Abdelmalek Sayad, a très largement questionné la migration[21]. Mais il n'a pas, à notre connaissance, exploré ce champ particulier des femmes gardiennes du temps, partant avec l'Algérie dans leur valise. La guerre intérieure et la nouvelle diaspora qui s'en est suivi invite à le réinterroger.

Y a-t-il un femina narrans algéro-français sur cette continuité socio-historique? Telle était dès lors la question posée. C'est en tous cas ce qui est suggéré dans l'espace romanesque[22]. C'est aussi ce que laissent supposer des entretiens biographiques antérieurs à la période qui nous intéresse[23]. C'est ce que laisserait supposer notre courte étude dans le champ des histoires de vie, cet espace personnel de construction inductive de la connaissance, des graines de transformation du monde qui germeront ou pas, mais qui seront posées par l'écriture réfléchie.

---

[19] STORA B., 2001, Ibidem, p.104
[20] FERRAROTTI F., *Histoire et histoires de vie*, Paris, Éd. Tétraèdre, 1983, 2013, p.55
[21] SAYAD A., *La double Absence*, Paris, Éd. du Seuil, 1999
[22] STORA B., *Le livre, mémoire de l'histoire, réflexions sur le livre et la guerre d'Algérie*, Paris, Éd. Préau des collines, 2005, p.97-126
[23] GADANT M., *Le nationalisme algérien et les femmes*, Éd. L'harmattan, Paris, 1995.

Nous nous proposions de caractériser par un “femina narrans” ce qui pouvait être caractéristique du genre féminin dans la narration de Meriem. Npus avons donc confronté cette hypothèse au récit de Meriem. L’intuition d’une spécificité du mode narratif féminin n’est pas démenti par le cheminement réflexif auquel a conduit l’analyse de ces entretiens.

Les choix opérés dans l’articulation de la vie et du conflit se fonderaient pour Meriem (plus naturellement que pour des hommes?), sur des préoccupations et des responsabilités à l’échelle du temps humain, générationnelle et intergénérationnelle, portées par essence par une responsabilité dans l’accompagnement du vivant. Ces préoccupations pourraient de ce fait porter des conservatismes, des tentations de régression des libertés et des égalités, lorsque celles-ci apparaissent comme des sources de ruptures, d’incompréhension, de distanciation des générations, des motifs de déni ou d’amnésie collective de valeurs et d’usages. Mais ils pourraient, paradoxalement, porter également des aspirations de progrès social comme facteur sécurisant pour l’avenir. C’est ce point de vue optimiste que le récit de Meriem nous invite à retenir.